



MICHIKO AOYAMA

LA BIBLIOTHÈQUE
DES RÊVES
SECRETS



La bibliothèque des rêves secrets

MICHIKO
AOYAMA

La bibliothèque
des rêves secrets

ROMAN

Traduit du japonais
par Alice Hureau



TITRE ORIGINAL
お探し物は図書室まで
(OSAGASHIMONO WA TOSHOSHITSU MADE)

ÉDITEUR ORIGINAL
POPLAR Publishing Co., Ltd.

Les droits de traduction en langue française
ont été négociés avec
POPLAR Publishing Co., Ltd., par l'intermédiaire de
The English Agency (Japon) Ltd et New River Literary Ltd.

© Michiko Aoyama, 2020

POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE
© Nami, une marque des éditions Leduc, 2022

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre 1

Tomoka, 21 ans, vendeuse en prêt-à-porter féminin

Saya m'a envoyé un message pour m'annoncer qu'elle avait un petit ami. Je lui ai demandé : « Il est comment ? » Mais j'ai reçu pour toute explication : « Il est médecin. »

Ma question portait sur sa personne, or Saya a laissé de côté caractère et apparence pour me parler de son emploi. Les médecins ne sont pas tous pareils, pourtant.

Elle a sûrement répondu cela par souci de simplicité. Comme si son emploi exprimait son caractère. À dire vrai, même à moi, « médecin » évoquait une image stéréotypée.

Quelle indication sur mon caractère donnait mon travail vu de l'extérieur ? Un inconnu devinerait-il qui je suis ?

Sur un fond d'écran bleu ciel, la discussion s'est poursuivie au sujet de cet homme rencontré lors d'une soirée entre célibataires.

Saya venait de la même ville que moi. C'était mon amie depuis le lycée et elle me contactait de temps à autre, même depuis mon emménagement à Tokyo pour mes courtes études puis le travail.

« Et toi, Tomoka, comment va la vie ? »

Mes doigts se sont immobilisés un instant. Il n'y avait rien de neuf de mon côté.

J'ai tapé « Ça » et envoyé par erreur la première suggestion automatique de mon smartphone : « Ça va bien. » En vérité, je comptais répondre : « Ça va moyen. »

Je travaillais à Éden.

Vêtue d'un veston et d'une jupe droite noire, je gérais la caisse et conseillais les clients dans ce centre commercial au nom paradisiaque. Toute l'année, même en hiver, saison qui approchait à grands pas. Six mois s'étaient déjà écoulés depuis la fin de mes études et mon embauche.

Nous étions en novembre et le chauffage était allumé. Mes pieds transpiraient dans mes collants et mes chaussures à talons trop serrées. Je sentais mes orteils en sueur s'atrophier, collés les uns aux autres.

Dans le monde du travail, les femmes en tailleur sont toutes logées à la même enseigne, mais la particularité d'Éden était le port d'un chemisier couleur rose corail. Pendant ma formation, j'avais appris que l'entreprise avait fait appel à un célèbre coloriste. Le rose corail renvoie une image positive et douce, et il a aussi été adopté parce qu'il convient aux femmes de tous âges, ce que j'avais constaté depuis mon arrivée.

— J'ai pris ma pause déjeuner. C'est à vous, Fujiki, m'a lancé Numauchi, une employée à temps partiel de retour à la caisse. Son rouge à lèvres retouché brillait.

J'avais été affectée au rayon Prêt-à-porter féminin. Numauchi faisait figure de vétéran avec ses douze ans d'expérience. Le mois dernier, selon ses dires, elle avait atteint un nombre uniforme pour son anniversaire. Elle n'avait ni 44 ni 66 ans, alors j'en avais déduit qu'elle était âgée de 55 ans. Presque comme ma mère.

Le chemisier rose corail lui allait comme un gant. Il avait été choisi car notre équipe rassemblait un grand nombre d'employées à temps partiel d'un certain âge.

— Ces derniers temps, vous revenez à la toute dernière seconde. Corrigez cela, m'a-t-elle dit.

— Je suis désolée.

Même parmi les employées à temps partiel, c'était une meneuse. Elle faisait la police et était trop regardante, mais elle disait toujours vrai.

— J'y vais.

J'ai quitté ma caisse avec un discret hochement de tête à son attention. En passant dans un rayon, j'ai remarqué des articles en désordre et j'ai tendu la main pour les ranger lorsqu'une cliente m'a accostée :

— Dites...

Je me suis retournée. Probablement du même âge que Numauchi et sans maquillage, elle portait une vieille doudoune et un sac à dos élimé.

— À votre avis, lequel m'irait le mieux ?

Elle tenait un pull dans chaque main : un fuchsia avec col en V et un marron à col roulé.

Ici, on ne s'adressait pas aux clientes comme le feraient les vendeuses d'une boutique de mode. Moi, ça m'arrangeait, mais fatalement, nous devons leur répondre si elles venaient à nous.

J'aurais dû ignorer le rayon en désordre et prendre ma pause. Mais j'ai comparé les deux pulls, hésitante, puis désigné le fuchsia.

— Je trouve celui-ci plus éclatant.

— Ah bon ? Il n'est pas trop voyant pour moi ?

— Pas du tout. Mais si vous voulez un vêtement plus passe-partout, le marron est idéal, avec son col roulé bien chaud.

— Mais il est un peu terne.

Un dialogue stérile s'est installé. J'ai eu beau lui proposer de les essayer, elle a jugé cela fastidieux.

— Cette belle couleur vous irait bien.

À ces mots, l'ambiance a enfin changé.

— Vous croyez ?

Elle a observé attentivement le pull fuchsia et a relevé la tête.

— Alors je le prends.

Elle s'est glissée dans la file d'attente à la caisse. J'ai replié le pull marron et je l'ai rangé sur l'étagère. Ma pause de trois quarts d'heure venait d'être amputée de quinze minutes.

J'ai poussé la porte réservée au personnel et j'ai croisé une employée d'une marque de vêtements pour jeunes. Sa jupe évasée de qualité, avec un motif à carreaux blancs et vert mousse, virevoltait.

Ces employées des boutiques spécialisées et l'équipe rose corail travaillaient toutes à l'étage consacré à la mode ; elles, étaient joliment vêtues. Elles portaient sans doute des articles vendus dans leur magasin.

Éden paraissait chic avec de telles salariées aux cheveux ondulés tombant sur un chemisier vintage.

Je suis passée au vestiaire récupérer mon sac contenant mon repas et je me suis dirigée vers le réfectoire du personnel.

Au menu, nous n'avions le choix qu'entre nouilles *soba* ou *udon*, riz au curry, ou un plateau avec toujours les mêmes plats. J'y avais mangé plusieurs fois, mais un jour, la cantinière avait si mal réagi à mes protestations pour une erreur de commande que je n'avais plus jamais renouvelé l'expérience. Depuis, je m'y installais exclusivement pour avaler un petit pain acheté sur le trajet, dans une supérette ouverte jour et nuit.

Des touches de rose corail fleurissaient un peu partout dans le réfectoire. Ici et là étaient attablés le personnel masculin en chemise blanche et les employés des boutiques de mode, en tenue décontractée.

J'ai entendu un rire perçant tout près de moi, provenant d'un groupe de quatre employées à mi-temps. Habillées d'un tailleur, elles discutaient avec enthousiasme de leurs familles respectives. Elles avaient l'air de s'amuser. Les clients devaient nous considérer comme des membres de l'équipe rose corail, mais franchement, ces

femmes m'effrayaient. Je ne pouvais pas rivaliser avec elles. Mais juste m'effacer et les observer de loin.

Je n'étais vraiment pas comme elles...

J'avais intégré Éden pour une raison : c'était la seule entreprise qui m'avait acceptée.

J'ignore ce qui m'avait incitée à postuler ici et dans diverses autres sociétés. De toute façon, je ne savais pas faire grand-chose, alors peu importait où j'obtenais un poste.

Quand j'ai été avisée, de manière informelle, de mon recrutement à Éden, j'étais si lasse de ma trentaine d'échecs successifs que je m'en suis satisfaite. Pour moi, l'essentiel était de pouvoir habiter à Tokyo.

Je n'ai jamais eu pour objectif d'y accomplir de grands projets. J'avais surtout envie de quitter la campagne.

Mon village natal, bien loin de la capitale, n'était que rizières à perte de vue. Il fallait quinze minutes en voiture pour atteindre la seule supérette sur la grande route. Les magazines vendus sur les étals avaient plusieurs jours de retard, il n'y avait ni cinéma ni grand magasin. Aucun restaurant digne de ce nom et, pour tout lieu de restauration, un petit établissement qui servait les mêmes menus. J'en ai eu assez dès le collège et j'ai voulu fuir au plus vite.

J'ai clairement été influencée par les séries télévisées diffusées sur les quatre chaînes disponibles. Je rêvais de Tokyo pour tout trouver sur place, pour vivre avec raffinement et passion comme une actrice. Alors je me suis appliquée dans mes études afin de réussir les examens d'entrée dans une université proposant un cursus court.

Juste après mon arrivée à Tokyo, j'ai réalisé que ce n'était qu'une vision idéalisée. Mais dans la capitale, cinq minutes de marche suffisaient à trouver des supérettes, et un train circulait toutes les trois minutes. En ce sens, Tokyo était réellement la ville parfaite. Je pouvais acheter des articles de première nécessité et des plats préparés dès que j'en avais besoin. Je me suis bien habituée à cette vie facile. Éden détenait plusieurs enseignes dans le Kantô, la région autour de Tokyo, et comme j'avais été engagée dans celui situé à un arrêt de train de chez moi, le trajet ne me fatiguait pas.

Mais parfois, une question me traversait l'esprit : que faire de mon avenir ?

Le désir irrésistible qui m'avait poussée à rejoindre la capitale et mon excitation face au changement s'étaient évanouis.

Rares étaient les habitants de mon village à avoir étudié ici. Tous me félicitaient, car à leurs yeux, j'étais « géniale », ce qui

m'enchantait, mais en réalité, je n'avais rien de génial.

Rien ne me faisait véritablement envie, rien ne m'amusait ; je n'étais pas en couple, je souhaitais juste que ma vie cesse d'être insignifiante. Même en repartant pour la campagne, je resterais une incapable.

Je laisserais les années s'écouler en conservant mon poste à Éden. Sans ambition ni rêve, mon corps vieillirait en uniforme rose corail. En plus, comme je travaillais le week-end, je côtoyais de moins en moins mes amis, et ce n'était sûrement pas la seule raison mais je ne parvenais pas à trouver un petit ami.

Et si je changeais de travail ?

Cette idée m'a effleuré l'esprit à plusieurs reprises. Mais elle nécessitait une dépense folle d'énergie que je n'avais pas. Globalement, je n'avais aucune force. Penser à la rédaction de mon CV suffisait à m'épuiser.

Déjà, existait-il un travail que je sois en partie capable de faire, moi qui n'avais réussi qu'un recrutement après l'obtention de mon diplôme ?

— Ah, Tomoka ! m'a appelée Kiriyaama, un plateau entre les mains.

C'était un jeune homme, employé chez un opticien du nom de ZAZ. Âgé de 25 ans, soit

quatre ans de plus que moi, il était le seul ici avec qui je discutais en toute sincérité.

Voilà quatre mois qu'il avait rejoint la boutique. Comme il travaillait pour ZAZ et non Éden, il était parfois appelé en renfort dans d'autres magasins, si bien que je ne l'avais pas vu depuis longtemps.

Sur son plateau, un menu composé de chinchard pané et d'un bol de nouilles *udon* à la viande. Malgré son gros appétit, il était tout mince.

— Je peux m'installer là ?

— Oui !

Il s'est assis en face de moi. Derrière ses lunettes aux fines montures rondes qui lui allaient à ravir, son regard était chaleureux. Son travail lui correspondait à merveille. J'avais entendu dire qu'il avait démissionné pour prendre ce poste.

— Tu faisais quoi comme job avant ?
l'ai-je interrogé.

— Je travaillais dans l'édition de magazines. Je participais à leur conception, j'écrivais des articles.

— Ah bon ?

Je ne l'imaginais pas dans une maison d'édition. Lui qui était doux et sociable me paraissait maintenant cultivé et intelligent. Au final, même notre expérience

professionnelle donnait une image de nous-mêmes.

— Qu'est-ce qui te surprend ?

— C'est génial comme boulot !

Il a affiché un léger sourire, puis a aspiré ses nouilles.

— Mais bosser pour un opticien, c'est génial aussi !

— C'est vrai.

J'ai ri et grignoté mon hot-dog.

— Tomoka, tu répètes tout le temps « génial ».

— Ah ?

C'était bien possible.

Lorsque j'avais discuté avec Saya de son couple, j'avais sans doute utilisé ce mot plusieurs fois. Mais qu'est-ce que je trouvais génial ? Des compétences particulières ? La richesse des connaissances ? Des choses accessibles à une poignée de gens ?

Tout en buvant un lait-fraise, j'ai mururé :

— Je me demande si je vais passer ma vie à Éden.

Kiriyama a haussé un sourcil.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Tu veux changer de travail ?

Après une légère hésitation, j'ai répondu timidement :

— Oui... Disons que j'y réfléchis depuis peu.

— Tu comptes rester dans le commerce ?

— Non, j'aimerais être employée de bureau. Être libre de m'habiller comme je veux, en congé le week-end, avec une place attitrée. Je m'imagine bien déjeuner dans un restaurant près de l'entreprise avec mes collègues, critiquer nos supérieurs dans la cuisine...

— Tu ne parles même pas du travail...

Son rictus était plein d'amertume. Mais moi, j'ignorais totalement quel emploi me conviendrait.

— Si tu tiens le coup ici quelques années, tu pourras viser une mutation au siège, non ?

— Sûrement.

À Éden, une fois recrutée, on passait au moins trois ans sur le terrain. Ensuite, on pouvait en effet être transféré au siège si on en faisait la demande : au service des affaires générales, des ressources humaines, voire au service du développement, en charge des achats ou de l'événementiel. Du travail de bureau, donc.

Mais il y avait peu d'espoir que notre vœu se réalise. Quand on restait un certain temps en boutique, le plus probable était d'obtenir une promotion en tant que chef de section, comme Uejima, mon supérieur.

Lui qui d'ailleurs était loin d'être motivé. Voilà cinq ans qu'il avait pris ce poste, et à le voir, du haut de ses 35 ans, je me disais que dans le meilleur des cas, je finirais comme lui. On appelait ça une « promotion », mais le contenu du travail restait le même, on avait juste plus de responsabilités et, surtout, la gestion du personnel à temps partiel. J'étais terrorisée à cette seule idée. On percevait une légère augmentation de salaire, mais je n'avais pas assez confiance en moi pour faire ce métier.

J'ai demandé à Kiriyama :

— Comment tu as trouvé ton emploi chez ZAZ ?

— Je me suis inscrit sur un site spécialisé. J'ai fait mon choix parmi plein d'annonces.

Il a saisi son téléphone et m'a montré.

En renseignant le type d'emploi souhaité, son expérience et ses compétences, on recevait par e-mail les offres correspondantes. L'exemple de formulaire prérempli était très détaillé, avec des cases à cocher : qualifications, résultat au TOEIC, permis de conduire...

— Mais je n'ai que le niveau 3 au test d'anglais Eiken...

J'aurais au moins dû passer mon permis. Les habitants de mon village ne pouvant vivre sans voiture, ils prenaient des

cours à l'auto-école durant les vacances de printemps, une fois leur diplôme du lycée obtenu. Prête à partir pour Tokyo, j'avais jugé cela inutile et j'avais profité de mes vacances. Quant au test d'anglais, le collège nous avait à moitié obligés à passer le niveau 3, diplôme sans aucune valeur.

Le paragraphe sur les compétences informatiques du formulaire d'inscription était encore plus précis, avec la maîtrise des logiciels Word, Excel, PowerPoint, et d'autres dont le nom m'était inconnu.

J'avais un ordinateur portable. Il m'avait servi à l'université pour des rédactions et mon mémoire de fin d'études. Mais depuis que j'étais entrée dans le monde du travail, je n'avais plus eu l'occasion d'écrire aucun texte. Du jour au lendemain, ma box était tombée en panne et j'avais eu la flemme d'en racheter une neuve et de la connecter au wi-fi. D'autant que je n'étais pas douée en informatique. Alors je n'avais jamais rallumé mon ordinateur. Mon smartphone me suffisait.

— Je sais plus ou moins utiliser Word pour écrire un texte, mais pas Excel.

— C'est un logiciel à connaître pour du travail de bureau.

— Mais prendre des cours est hors de prix.

— Les centres culturels ou d'arrondissement en proposent souvent, à des tarifs abordables pour les habitants du quartier.

— Ah bon ? me suis-je exclamée.

Chiffonnant le sachet vide de mon hot-dog, j'ai regardé ma montre : il me restait moins de dix minutes. Je devais encore passer aux toilettes, et si je ne me rendais pas à ma caisse trois minutes avant l'heure, j'aurais Numauchi sur le dos.

J'ai fini mon lait-fraise et je me suis levée de ma chaise.

Le soir venu, j'ai fait une recherche sur mon téléphone avec les mots « arrondissement d'Hatori », où je vivais, « résidents », « cours d'informatique » et j'ai été étonnée du grand nombre de résultats.

Mes yeux se sont arrêtés sur « Centre social d'Hatori ». J'ai vérifié l'adresse : c'était à deux pas de chez moi. Il semblait associé à une école primaire à moins de dix minutes à pied.

Selon leur site officiel, ils proposaient divers cours et manifestations : *shôgi*, *haïku*, rythmique, danse hawaïenne, gymnastique. Ils organisaient assez régulièrement des ateliers d'*ikebana*, par exemple. Tous les habitants de l'arrondissement pouvaient participer.

J'ignorais qu'une école primaire offrait ce genre de services. En trois ans de vie ici, c'était la première fois que j'en entendais parler.

Apparemment, les cours d'informatique se déroulaient dans une salle de réunion.

« Apporter son ordinateur portable, sinon un prêt est envisageable. Deux mille yens le cours. Tous les mercredis de 14 heures à 16 heures. »

C'était un cours collectif avec suivi individualisé et possibilité de venir quand on le souhaitait. J'étais ravie que ce soit en semaine et non le week-end. Et cette semaine, j'avais justement mon mercredi de libre.

« Débutants bienvenus. Recommandé pour ceux désireux d'apprendre à leur rythme. Enseignement individuel. Cours possibles : utilisation d'un ordinateur, Word/Excel, création de site web, codage. Nom de l'enseignant : Gonno. »

C'était tout à fait à ma portée.

J'ai rempli le formulaire d'inscription et je l'ai envoyé. Sans même avoir commencé les cours, je m'imaginais déjà maîtrisant

Excel, et j'étais contente, sentiment que je n'avais pas ressenti depuis une éternité.

Deux jours plus tard, mercredi, je me suis rendue à l'école primaire avec mon ordinateur.

D'après le plan sur le site officiel, l'entrée se trouvait dans un passage étroit après avoir contourné le mur d'enceinte. C'était un bâtiment blanc à un étage. Au-dessus de la porte vitrée, où une pancarte indiquait « Centre social d'Hatori », était fixé un petit toit, une sorte d'auvent.

J'ai poussé la porte. L'accueil était juste à l'entrée, avec un homme à l'épaisse chevelure blanche assis derrière le comptoir. Dans un bureau au fond de la pièce, une femme rédigeait quelque chose, un bandana noué autour de la tête. Je me suis adressée à l'homme :

— Bonjour, je viens pour le cours d'informatique.

— Très bien, remplissez ceci. Le cours aura lieu dans la salle A.

Il a désigné une planchette à pince sur le comptoir. Y figurait un formulaire avec nom des visiteurs, motif de présence et heure d'arrivée.

La salle A se situait au rez-de-chaussée. Passé l'accueil, il fallait prendre tout de

suite à droite dans le hall. La porte étant ouverte, j'ai jeté un œil à l'intérieur. Une femme aux cheveux ondulés, un peu plus âgée que moi, et un homme au visage angulaire en train d'allumer son ordinateur étaient déjà assis à deux longues tables.

J'étais persuadée que l'enseignant, Gonno, était un homme, mais c'était une femme d'environ 55 ans.

— Mon nom de famille est Fujiki, me suis-je annoncée, et Mme Gonno m'a lancé un sourire plein d'enthousiasme.

— Asseyez-vous où vous voulez !

Je me suis installée au bout de la table où s'était placée la jeune femme. Concentrés sur leur tâche, elle et l'homme n'ont pas fait cas de moi.

J'ai allumé mon ordinateur. Par précaution, j'avais vérifié chez moi son bon état de marche, vu que je ne l'avais pas manipulé depuis une éternité. Malgré un démarrage interminable, sûrement parce qu'il était resté longtemps éteint, il s'était lancé sans problème.

Comme je n'utilisais que mon téléphone, j'ai eu un mal fou à taper sur le clavier. Je devrais peut-être aussi m'entraîner sur Word.

— Madame Fujiki, vous souhaitez vous former à Excel, c'est bien ça ?

Elle le savait sans doute parce que je l'avais précisé lors de mon inscription. Mme Gonno a examiné mon ordinateur.

— Oui, mais je ne l'ai pas, ai-je répondu.

Elle a rapidement inspecté l'écran et a déplacé la souris avec aisance.

— Si, vous l'avez. Je vous crée un raccourci.

Au bord de l'écran, une icône rectangulaire verte est apparue, avec un X pour Excel.

Je suis tombée des nues. Alors, comme ça, cet ordinateur avait Excel dans mon dos !

— Visiblement, vous utilisez Word, alors je me suis dit qu'Office était bien installé.

« Office était bien installé » ? Je n'ai pas compris un mot, mais j'étais heureuse de posséder le logiciel. Incapable d'installer Word, j'avais sollicité l'aide d'une camarade de classe durant mes études. Voilà ce qui arrive quand on laisse les autres agir à sa place.

Pendant deux heures, j'ai appris les bases d'Excel grâce à Mme Gonno. Elle a enchaîné les allées et venues entre les deux autres élèves, en plus de me porter

une attention toute particulière, à moi, la nouvelle.

Ma plus grande surprise a été d'obtenir un total rien qu'en insérant des chiffres dans des cases, en sélectionnant l'ensemble et en appuyant sur une touche. Je me suis exclamée, impressionnée par une fonction si pratique, déclenchant un rire chez l'enseignante.

Tandis que je m'exerçais selon ses instructions, j'ai entendu la discussion entre elle et les autres élèves. Ils avaient suivi plusieurs cours. L'homme créait une page web sur les fleurs sauvages et la jeune femme voulait lancer une boutique en ligne.

Alors que je ne faisais rien de ma vie, eux s'activaient à acquérir de nouvelles compétences dans une petite salle tout près de chez moi. À cette pensée, je me suis sentie encore plus minable.

Vers la fin du cours, Mme Gonno m'a dit :

— Je n'ai pas de manuel à vous prêter, mais je vous conseille ce livre. Il en existe plein de ce genre, essayez de voir dans une librairie ou une bibliothèque si vous en trouvez un qui vous paraisse simple à appréhender.

Elle m'a montré un manuel d'informatique et a poursuivi, le sourire aux lèvres :

— Nous avons même une bibliothèque au sein du centre social !

Une « bibliothèque ».

Ce mot possédait une sonorité agréable, comme si je me retrouvais de nouveau à la fac. Une « bibliothèque ».

— On peut y emprunter des livres ?

— Oui, si vous résidez dans l'arrondissement. Jusqu'à six livres pour une durée de deux semaines, je crois.

L'homme a appelé Mme Gonno, qui s'est aussitôt rendue auprès de lui.

J'ai noté le titre du livre qu'elle m'avait recommandé, j'ai éteint mon ordinateur et j'ai quitté les lieux.

La bibliothèque se trouvait tout au bout du rez-de-chaussée, à côté de la cuisine, après deux salles de réunion et une pièce à la japonaise.

À l'entrée, une plaque murale en hauteur annonçait : « Bibliothèque » ; la porte était grande ouverte.

En jetant un discret coup d'œil, j'ai aperçu des étagères alignées dans un espace de la taille d'une salle de cours. L'accueil était à gauche après la porte, avec dans un coin, une pancarte : « Prêts – Retours ».

Une jeune fille de petite stature, vêtue d'un tablier bleu marine, rangeait des livres de poche sur une étagère face à l'accueil. Je l'ai interpellée sans hésiter :

— Excusez-moi, où est le rayon Informatique ?

Elle a brusquement relevé la tête, comme sidérée. Elle était si jeune, on aurait dit une lycéenne. Le bout de sa queue-de-cheval dodelinait. D'après le badge sur sa poitrine, elle s'appelait Nozomi Morinaga.

— Le rayon Informatique ? Suivez-moi.

Plusieurs livres entre les mains, elle a longé une table de lecture et m'a conduit jusqu'à une grande étagère contre le mur.

Informatique, Mathématiques, Qualifications. Des séparateurs compartimentaient le rayon, rendant les recherches plus faciles.

— Je vous remercie.

Je posais les yeux sur l'étagère lorsque Nozomi m'a annoncé avec le sourire :

— Si vous avez besoin d'aide, n'hésitez pas, la bibliothécaire est au fond de la pièce.

— D'aide ?

— Oui, pour trouver l'ouvrage que vous cherchez.

— Merci.

Je lui ai adressé un signe de tête. Elle m'a répondu par un léger salut et est retournée à sa tâche.

J'ai parcouru du regard le rayon. Aucune trace du manuel conseillé par Mme Gonno. Ignorant totalement quel livre me conviendrait, j'ai décidé de consulter la bibliothécaire.

Au dire de Nozomi, elle était au fond de la salle. Je suis retournée à l'accueil et de là, j'ai vu un paravent à l'extrémité de la bibliothèque, avec une pancarte « Conseils » suspendue au plafond.

Mais quand j'ai contourné le paravent, j'ai écarquillé les yeux.

La bibliothécaire était assise là, remplissant tout l'espace entre le paravent et un bureau en L.

C'était une dame vraiment... vraiment immense. Plus que grosse, elle était surtout très grande. Blanche de peau, le cou si large que son menton y était rattaché. Elle portait un tablier beige sur un gilet blanc cassé. Sa silhouette rappelait un ours polaire hibernant dans une grotte. Ses cheveux étaient tirés en arrière en un petit chignon. Une longue épingle y était plantée avec, au bout, trois élégantes grappes de fleurs blanches. Tête baissée, elle semblait

occupée, mais je voyais mal depuis mon poste d'observation.

Son badge autour de son cou précisait :
« Sayuri Komachi ». Quel joli nom !

— Excusez-moi..., ai-je dit en m'approchant.

Son regard, et lui seul, s'est subitement levé vers moi. La position de sa tête, toujours inclinée, le rendait si perçant que mes jambes ont fléchi... J'ai observé ses mains : à son bureau, elle plantait une aiguille dans une sorte de balle de ping-pong sur un tapis de la taille d'une carte postale.

J'ai failli pousser un cri. Que faisait-elle ?
Jetait-elle un sort ?

— Euh... ri... rien.

Je m'apprêtais à fuir lorsqu'elle m'a demandé :

— Qu'est-ce que tu cherches ?

Cette voix m'a freinée dans mon élan.

Malgré une intonation monocorde, elle était si chaleureuse que mes jambes, prêtes à déguérpir, se sont arrêtées net. Ces mots, émis sans un sourire, procuraient une intense et étrange sensation d'apaisement.

« Qu'est-ce que tu cherches ? »

Ce que je cherchais...

Je cherchais un but me motivant à travailler, je cherchais ce dont j'étais capable.

Même si je lui en touchais un mot, elle ne pourrait pas me répondre. Je savais pertinemment que sa question n'allait pas si loin.

— Euh... Un livre d'informatique...

Aussitôt, elle a attrapé une petite boîte orange foncé non loin de sa main. Avec sa bordure hexagonale et ses fleurs blanches, j'ai reconnu une boîte de gâteaux Honey Dome. Depuis bien longtemps, ces cookies moelleux en forme de dôme, que j'adorais moi aussi, étaient un énorme succès de la marque Kuremiyadô. Ce n'était pas un produit de luxe mais, introuvable en supérette, c'était quand même légèrement du haut de gamme.

Sous le couvercle, j'ai aperçu des aiguilles et une petite paire de ciseaux. Komachi l'utilisait comme une boîte à couture. Elle y a rangé l'aiguille et la balle, puis m'a regardée avec insistance.

— Et quoi, précisément ?

— Un livre sur Excel, à un niveau qui me permette de cocher la case Qualifications.

— La case Qualifications ?

— Je souhaite m'inscrire sur un site de recherche d'emploi. Je ne trouve aucun sens ni aucun but à mon travail actuel.

— Que fais-tu dans la vie ?

— Rien d'important. Je vends des vêtements pour femmes dans un supermarché.

Komachi a penché la tête, dubitative. Les fleurs de l'aiguille à cheveux plantée dans son chignon ont scintillé.

— Tu penses sincèrement que ton travail... qu'être vendeuse en supermarché n'est pas important ?

Ses paroles m'ont coupé le souffle. Komachi a gardé le silence. Elle attendait patiemment ma réponse.

— Mais... c'est à la portée de n'importe qui. Au début, j'étais très motivée, pas parce que ça me faisait rêver, juste parce que je rejoignais une entreprise. Il faut bien travailler. En plus, je vis seule, sans personne pour m'entretenir.

— Pourtant, tu as cherché un emploi, tu as été embauchée, tu travailles quotidiennement et tu te nourris toi-même. Je trouve ça formidable.

J'ai été à deux doigts de pleurer. Elle reconnaissait mes efforts.

— On ne peut pas vraiment dire que je me nourris... J'achète juste des petits pains à la supérette.

J'avais répondu n'importe quoi dans l'espoir de dissimuler mon émotion. Mais je savais très bien qu'elle n'avait pas dit ça

dans ce sens-là. Komachi a incliné la tête de l'autre côté.

— En tout cas, vouloir engranger de nouvelles connaissances est une excellente attitude, quelle qu'en soit la raison.

Elle s'est tournée vers son ordinateur et a posé les mains sur le clavier.

Puis elle a pianoté à toute vitesse. *Tatatatata !* J'étais ébahie tant il m'était impossible de suivre ses mouvements du regard.

Enfin, elle a appuyé sur « Entrée » dans un geste agile de la main. Immédiatement, l'imprimante à côté d'elle s'est déclenchée.

— Voilà ce qu'il te faut pour débiter sur Excel.

Elle m'a tendu la page fraîchement imprimée. Dans un tableau figuraient des titres de livres et leurs auteurs, accompagnés de chiffres : le numéro de classement et le numéro d'étagère. *Initiation à Word et Excel pour débutants ; Premier manuel sur Excel ; Guide pratique et rapide pour maîtriser Excel en peu de temps ; Initiation facile à Office.* Et tout en bas, une suite confuse de lettres.

Guri et Gura.

J'ai lu ces cinq syllabes avec stupéfaction.

Guri et Gura ? Vraiment ? L'album pour enfants avec les deux rats des champs ?

— Ah, et ça aussi.

Komachi a fait pivoter son fauteuil et a tendu le bras sous son bureau.

Je me suis penchée par curiosité et j'ai vu un petit meuble en bois à cinq tiroirs. Komachi a fait coulisser celui du haut. Je le discernais mal de ma position, mais il était rempli de tissus doux multicolores. Elle y a saisi une chose et me l'a tendue.

— Tiens, c'est pour toi.

Dans ma main ouverte par réflexe, elle a déposé un petit objet léger : un rond noir de la taille d'une pièce de cinq cents yens, avec un manche.

Une poêle ?

C'était du feutrage à l'aiguille en forme de poêle. Un minuscule anneau doré était fixé au manche.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un petit plus.

— Comment ça ?

— Tout le monde aime recevoir un cadeau avec un livre !

J'ai scruté la poêle. Un cadeau avec un livre... Mais bon, c'était mignon.

Komachi a ressorti l'aiguille et la balle de la boîte de gâteaux.

— Tu as déjà fait du feutrage à l'aiguille ?

— Non, mais j'en ai vu sur Twitter.

Elle a brandi l'aiguille devant moi. Le haut formait un angle droit et la pointe était crantée.

— C'est une activité étrange, non ? Planter l'aiguille encore et encore solidifie la laine cardée. Le seul fait de la planter crée une forme à mesure que les fins brins de laine s'entremêlent grâce au mécanisme discret au bout de l'aiguille, a-t-elle dit.

Puis elle a recommencé à picoter la balle. Elle avait sûrement aussi confectionné la poêle. Le tiroir était rempli d'objets en laine feutrée. Était-ce en vue de les offrir ?

Comme pour signifier que sa mission de bibliothécaire était accomplie, elle a remué la main frénétiquement. J'avais plein de questions à lui poser, mais je l'aurais dérangée, alors je me suis contentée d'un remerciement et je me suis éclipsée.

Le numéro d'étagère figurant sur la feuille était celui indiqué plus tôt par Nozomi. J'ai comparé les ouvrages, puis j'ai choisi les deux plus simples.

Il restait *Guri et Gura*, seul titre au code différent.

Je l'avais lu plusieurs fois à la maternelle. Ma mère m'en avait fait la lecture aussi, je crois. Mais pourquoi me le conseiller ? Komachi avait-elle fait une faute de frappe ?



13803

Composition
NORD COMPO

*Achevé d'imprimer à Barcelone
par CPI Black Print
le 3 avril 2023*

Dépôt légal avril 2023
EAN 9782290384275
OTP L21EPLN003411-552384

ÉDITIONS J'AI LU
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion